

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Festival du livre jeunesse Laval

Ginette Landreville and Sophie Marsolais

Volume 26, Number 2, Fall 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12128ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Landreville, G. & Marsolais, S. (2003). Festival du livre jeunesse Laval. *Lurelu*, 26(2), 81–83.

Festival du livre jeunesse Laval

Ginette Landreville

Sophie Marsolais



Colloque *Donner le goût de lire, d'hier à aujourd'hui*

Le premier Festival du livre jeunesse Laval qui se déroulait au collège Montmorency du 29 mai au 1^{er} juin derniers a été précédé, le jeudi 28 mai, d'un colloque, *Donner le goût de lire, d'hier à aujourd'hui*, qui a attiré une soixantaine de spécialistes et d'intervenants dans le domaine de la littérature jeunesse. Organisé par Anne-Marie Aubin, membre du conseil d'administration du Festival et chargée de cours en littérature jeunesse, le colloque était sous la présidence de Johanne Prud'homme, chercheuse et professeure à l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR) et directrice du laboratoire *L'Oiseau bleu*, laboratoire des littératures françaises d'Amérique pour la jeunesse.

Tout au long de la journée, les participants au colloque ont entendu six communications suivies de périodes de questions et d'échanges avec la salle animées par Gisèle Desroches, chargée de cours en littérature jeunesse et chroniqueuse littéraire jeunesse au journal *Le Devoir*.

En ouverture, Johanne Prud'homme a fait valoir l'intérêt de tels événements qui répondent à un besoin réel de rencontres entre les «actants» et les chercheurs. Parlant du thème du colloque, elle s'est amusée à faire part à l'assistance du fait que le lieu du colloque se trouvait de façon prémonitoire à l'angle des rues du Souvenir et de l'Avenir avant de faire état de souvenirs personnels marquants qui la liaient aux livres depuis sa petite enfance.

Lors de la première intervention, **Pierre Bruno**, invité d'honneur du colloque et maître de conférence honoraire à Dijon, a fait état de travaux de recherche menés en France sur la culture «jeune» à l'heure de la mondialisation. Son intervention a fait ressortir les aspects socio-économiques de la problématique de la littérature jeunesse en France, perspective très peu étudiée chez nous. Les questions entourant la littérature jeunesse sont souvent liées en France à un discours négatif sur le niveau culturel des jeunes. Il est vrai que le livre y a perdu de son pouvoir symbolique et qu'il y a une baisse effective de la lecture. Toutefois, dira Pierre Bruno, plusieurs nuances et interprétations doivent être apportées car les faits s'avèrent, dans l'ensemble, plus positifs.

Si on définit la littérature non comme les œuvres classiques mais comme la littérarité, on remarque que les cultures jeunes sont plus lettrées, ayant accès à des produits culturels (particulièrement audiovisuels) où apparaît un traitement littéraire, où s'articule une importante intertextualité (on pense à plusieurs films de

Disney). Si on conçoit la littérature comme patrimoine culturel, on peut dire qu'en France, en vingt ans, le public n'a pas changé : ce sont les mêmes populations qui ont les mêmes pratiques culturelles.

Le discours de la baisse de pratique de la lecture par les jeunes est très souvent coloré par des idées dépassées. Les représentations et les perceptions sont ainsi souvent brouillées par le malaise des «médiateurs» qui regrettent le temps où... Un malaise lié à la perte de valeur symbolique des professions de «médiateurs» du livre qui ont perdu leur prestige à bien des égards (être agrégé n'est plus ce que c'était, plusieurs personnes ont les mêmes diplômes, les conditions de travail se sont dégradées, etc.). Il y a effectivement un décalage croissant, dans le système éducatif français, entre le niveau des enseignants et celui des élèves. Si, de manière générale, la valeur symbolique du livre a baissé au sein de la population, elle reste très forte dans certains milieux comme celui de l'éducation ou pour certaines classes de gens qui misent sur l'instruction afin de s'élever socialement. En réalité, le niveau des lecteurs monte à cause de populations élargies qui ont accès à l'instruction. Dans les deux cas, ce sont les effets de la démocratisation qui jouent.

Selon Pierre Bruno, le problème du livre jeunesse en France est, pour beaucoup, un problème marchand. Ainsi, il n'est pas étonnant de voir la fréquentation culturelle des jeunes croître vers la culture audiovisuelle (qui, elle, est passablement littérisée) quand on sait que le produit audiovisuel baisse de plus en plus depuis quinze ans alors que le livre ne cesse d'augmenter. Puisque la proportion du public lecteur est grosso modo stable et que le marché sature depuis vingt ans, la seule manière pour l'éditeur de faire plus de profit est d'augmenter le prix. C'est ainsi que les écrits populaires, les illustrés, les parallittératures tendent à disparaître au profit de littératures davantage basées sur le lecteur-consommateur (c'est-à-dire les filles, le milieu moyen supérieur, blanc, scolarisé, etc., citant l'exemple de l'École des loisirs). Selon Pierre Bruno, la plupart des discours sur la lecture et les jeunes sont détachés de toutes préoccupations réelles de l'offre du marché de l'édition et des considérations économiques qui l'entourent.

La deuxième intervention, celle de **Johanne Prud'homme**, portait sur le corpus fondateur de la littérature jeunesse québécoise et le développement du goût de la lecture. Ce projet fondateur, rappelle-t-elle, s'inscrivait dans un objectif clair de promotion de la lecture mais en l'orientant vers un objectif de protection de la jeu-

nesse face à des littératures étrangères (c'est-à-dire les œuvres laïques françaises) qui ne se rattachaient pas aux valeurs morales prônées. Bien que le corpus fondateur des années 20 soit fortement marqué de patriotisme canadien-français et de foi catholique, il n'en demeure pas moins, fait ressortir la conférencière, qu'on y note une volonté délibérée des auteurs de s'adresser aux destinataires.

Claire Lebrun, chercheuse et professeure de littérature à l'Université Concordia, s'est attachée quant à elle à la représentation de l'enfance dans les romans québécois pour les jeunes lecteurs de sept à neuf ans. Elle y observe un courant particulier qui est celui de l'enfance sage où est présentée une perspective d'enfant à la fois responsable et philosophe. On remarque dans ces mini-romans nombre de personnages enfants narrateurs qui font preuve d'une maturité plus importante que celle de l'adulte présenté comme absent ou souvent irresponsable (surtout caractéristique des romans des années 80). Depuis les années 90, on voit apparaître l'enfant philosophe en proie à des interrogations métaphysiques autour des thèmes du temps, de l'univers, du sens de la vie, du bonheur (par exemple, la série «F.X. Bellavance» de Jean Lemieux, et les livres de Sylvain Trudel). Il fait face à un adulte qui ne sait pas tout, bien que les adultes deviennent, dans les publications des récentes années, de meilleurs interlocuteurs (le père a, entre autres, redoré son blason).

Lors de la quatrième intervention, **Suzanne Pouliot**, chercheuse et professeure à l'Université de Sherbrooke, s'est intéressée aux éditeurs pour l'enfance et la jeunesse de 1920 à 1960. Elle a fait part de la contribution des éditeurs de l'époque : Apostolat de

la Presse, Beauchemin, la Librairie générale canadienne d'Eugène Achard, les Éditions Albert Lévesque, Granger puis Fides, les Éditions Jeunesse et Variétés qui, en se rapprochant de plus en plus des jeunes, ont voulu leur donner le goût de lire tout en respectant les valeurs de l'époque. On y reconnaît tout à la fois une littérature canadienne et basée sur la foi, instructive tout en se voulant attrayante, conservatrice mais aussi dotée d'un certain dynamisme (surtout dans les collections pour adolescents des années 50).

Lucie Guillemette, chercheuse, professeure et directrice du Département de français à l'UQTR, s'intéresse particulièrement dans ses travaux à la rencontre entre le féminisme et la modernité. S'éloignant du thème du colloque, elle a présenté une communication sur *La ville dans les romans québécois destinés aux adolescents*, étudiant le rapport entre le lieu de l'action et les caractéristiques des héros féminins. Son intervention a porté sur le livre de Charlotte Gingras, *La fille de la forêt* (La courte échelle, 2002) et son analyse s'est inspirée du mouvement éco-féministe, pensée féministe orientée vers l'environnement où s'oppose l'association femme-nature à celle de l'homme-culture-ville. Dans le roman de Gingras, on voit l'héroïne dans une démarche d'affirmation de soi associée à la protection d'un espace vert situé en milieu urbain, menacé par des projets d'exploitation capitalistes associés au patriarcat.

Enfin, lors d'une dernière intervention, **Noëlle Sorin**, chercheuse et professeure en sciences de l'éducation à l'UQTR, a apporté un point de vue plus didactique que littéraire sur un thème particulièrement intéressant, celui de l'intertextualité. Soulignant que l'intertextualité était un enjeu de plus en plus prégnant en littérature jeunesse depuis les années 80, elle s'est d'abord attardée à définir le terme pour faire ressortir, à travers différents exemples tirés de la littérature jeunesse contemporaine, les références aux œuvres classiques (les contes de Perrault étant les œuvres les plus visitées). Puis, M^{me} Sorin a parlé de l'importance didactique de faire identifier aux élèves les indices explicites et implicites de ces liens intertextuels, mais aussi de lire et relire les grands classiques si on veut qu'ils soient reconnus, de manière à raviver et augmenter «le plaisir de l'aléatoire qui sollicite la mémoire, la reconnaissance» lors de ces parcours de lecture dans le patrimoine fictionnel que constitue la littérature jeunesse internationale.

Lire, écrire : une rupture avec le temps
Entendre le silence Voir l'invisible



Affiches couleurs disponibles

Ateliers de poésie et
littérature jeunesse
animés par Ivan Roy

20 ans d'expérience
Préscolaire et primaire

(819) 845-2443 • (514) 361-3938
ivanroy@attcanada.ca



Le président d'honneur, Gilles Tibo, et le président du conseil d'administration, Laurent Berthiaume. (Photo : Daniel Sernine)

Les familles manquaient à l'appel

La première édition d'un événement culturel comporte nécessairement son lot d'imprévus et de déceptions. Celle du Festival du livre jeunesse Laval n'a hélas pas fait exception à la règle. Ainsi, malgré les efforts promotionnels fournis par les organisateurs au cours des semaines précédant cette fête du livre, le public familial attendu la fin de semaine ne s'est pas rendu en masse au gymnase du collège Montmorency. L'après-midi du samedi 31 mai, lors de notre passage, le flot de visiteurs était constant, mais on était loin de se bousculer aux portes. Quel contraste saisissant avec la «marée jaune» d'écoliers qui a envahi l'endroit le jeudi et le vendredi, lors des journées scolaires!

Comment expliquer ce faible taux de fréquentation? Les libraires et éditeurs présents à la «super expo-livres», évidemment déçus de la situation, y sont tous allés de leurs théories. Certains ont évoqué le beau temps, le peu de bruit fait par les médias autour de l'événement et un mauvais choix de véhicules publicitaires pour mousser cette sortie familiale. D'autres ont pointé le doigt vers les frais d'entrée de 5 \$ chargés aux adultes, auxquels s'ajoutent des frais de stationnement du même montant, et vers l'abondance d'activités récréatives et culturelles offertes dans la région et à Montréal à cette période de l'année. «Je crois qu'il faudrait inventer une formule qui se différencie plus radicalement des salons du livre classiques pour attirer les gens en plus grand nombre. Les familles lavalaises qui s'intéressent aux livres jeunesse et à la lecture se sont sans doute rendues au Salon du livre de Montréal, plus tôt dans l'année», lance la représentante de Bayard Presse, Gisèle Matte, responsable des salons du livre à travers la province pour l'entreprise.

Les parents qui se promenaient de stand en stand avaient, pour la plupart, été incités à visiter le Festival par un enfant qui s'y était rendu la veille ou l'avant-veille avec sa classe. «Nous sommes ici à la demande de mon fils Gabriel, qui est en troisième année dans une école de Sainte-Dorothée», nous a mentionné une jeune mère en feuilletant les ouvrages documentaires sur la nature et les dinosaures qui intéressaient fiston. «Ma cousine est venue hier après-midi et elle voulait revenir. Elle m'a dit qu'il y avait beaucoup de BD, alors j'ai eu envie de l'accompagner», raconte David, treize ans, qui fréquente lui aussi une école de Laval. Les activités sportives données au collège ont donné l'idée

à d'autres parents de prolonger leur visite dans l'établissement. «Ma fille Béatrice suit des cours de plongeon le samedi matin. Nous avons vu une affiche du Festival en entrant et c'est ce qui explique notre présence ici», nous apprend son père, Pierre.

Outre l'exposition de livres jeunesse, qui avait commencé à neuf heures, beaucoup d'activités étaient en cours ce samedi après-midi. Bien que peu nombreux, les jeunes et leurs parents y ont toutefois participé avec enthousiasme. «En général, les animations semblaient captiver les enfants, ce qui a comme conséquence de prolonger leur visite», remarque Marie Lasnier, coordonnatrice Salons et congrès pour les Éditions Héritage et Dominique et compagnie. Malgré le plaisir évident des quelques jeunes présents, les animateurs, eux, cachaient mal leur déception. «Faute de public, j'ai dû annuler toutes mes animations prévues la fin de semaine, à l'exception d'une seule», confie l'un d'eux. «À mon avis, le décor terne du gymnase n'aidait guère à créer une ambiance festive. En fait, c'était plutôt étouffant...», commente une animatrice qui a dû «recruter» des visiteurs à la «super expo-livres» afin de pouvoir donner son activité.

Lorsque nous étions présente, cinq tout-petits suivaient une activité d'éveil à la lecture, présentée par Communication-Jeunesse, alors qu'une dizaine de curieux âgés de six à dix ans s'essayaient à résoudre une enquête à caractère littéraire, encouragés par l'animateur Frédéric Lapointe. Ces mêmes jeunes se sont par la suite rassemblés **Au pays des pas perdus**, où ils se sont laissé raconter une histoire fantaisiste, présentée par Les contes géants. Dans son stand, l'auteur Serge Leduc se préparait au lancement de son deuxième roman, *Le fantôme de Jean-Baptiste*.

Rencontrée en milieu d'après-midi, la directrice générale du Festival, Danielle Gratton, ne voulait pas encore faire de compte rendu de la journée, encore moins de l'événement. «Nous n'avions pas d'attentes à proprement parler en ce qui concerne la réponse du public familial. C'est une première édition, nous n'avons donc pas de points de comparaison. On a plongé, advenue que pourra! Dans quelques jours, nous pourrions faire un bilan global et revoir la formule en conséquence l'an prochain.»

S. M.